

Le Bouclier d'Orion

Auteur : Jean-Pierre Cendron

Roman

Collection : **élan noir**

CONTACT :

Elan Sud, Corinne Niederhoffer
233 rue de Rome, 84100 Orange

Tél : 04 90 70 78 78

Courriel : elansud@orange.fr

DILICOM — gencod : 301 243 208 00 14

Page de l'auteur:

<http://elansud.fr/cendron>

Mots clés de ce roman :

Enquête policière, meurtre, marchands d'art, peinture, tableaux, musées, Sud de la France.

Jean-Pierre CENDRON :



Enseignant, auteur d'ouvrages scolaires en sciences économiques et sociales, puis responsable des ressources humaines dans de grandes institutions publiques, Jean-Pierre Cendron vit à Grambois dans le Vaucluse. Très impliqué dans la vie culturelle, il est aussi auteur de nouvelles.

Amateur de littérature policière, il ouvre officiellement cette nouvelle collection et signe ici son cinquième roman.

Du même auteur

Les deux bouts du bâton - 9782911137358

Hors collections - éd. Elan Sud – 2014

La constellation des Gémeaux - 9782911137402

Hors collections - éd. Elan Sud – 2015

Quelque chose d'absent qui me tourmente

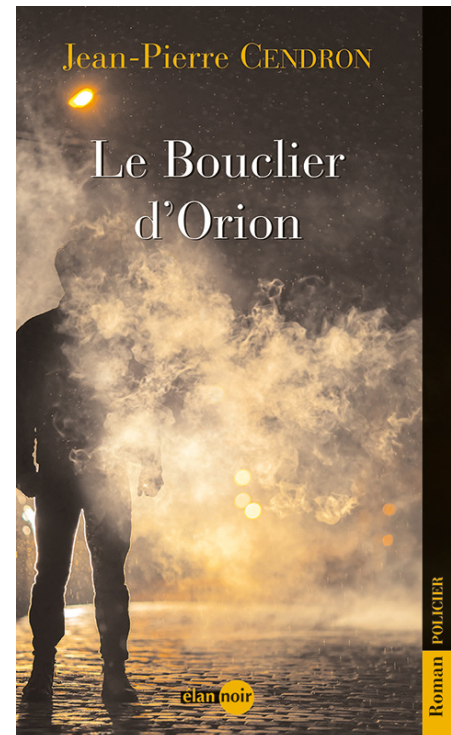
782911137525 - Hors collections - éd. Elan Sud – 2017

Un été avec Fana - 9782911137617

Collection élan J - éd. Elan Sud – 2018

[bibliographie et premières pages à la suite](#)

éditions
Elan Sud
Littérature générale - elansud.com



Parution : mai 2019

Format : 12,5 X 21 cm

Roman, 300 pages

Prix : 20 €

EAN : 9782911137709



C'est à Puy-Sainte-Victoire que nous retrouvons l'inspecteur Justin Dalband. Un cadavre sur une bretelle d'autoroute et les recherches commencent. De fil en aiguille, l'enquête dévoile des indices semblant mener vers le musée provençal d'Art contemporain et ses précieuses collections.

Pour dénouer l'affaire, Justin devra se plonger dans le monde redoutable des trafiquants d'art, mais aussi surmonter les blessures de sa vie familiale et sentimentale.

Un roman policier tout en ambiances où l'auteur brouille les pistes.

Jean-Pierre CENDRON



Les deux bouts du bâton ■

Nicolas va plonger dans l'univers très contrôlé de l'Union soviétique des années 1960 pour aider une femme à passer à l'Ouest.
Prix littéraire du Lion's Club Sud Est 2014

EAN : 9782911137358 – 272 pages – 17 €



La constellation des Gémeaux ■

Un polar en Luberon. Une femme se présente au commissariat : ses deux enfants ne sont pas rentrés de la garde de leur père...

EAN : 9782911137402 – 312 pages – 21 €



Quelque chose d'absent qui me tourmente ■

Un homme mort à la guerre d'Algérie refait surface 40 ans plus tard, et bouscule la vie de sa sœur. Des gens venus d'Argentine le cherchent...

EAN : 9782911137525 – 330 p. – 21 €



Un été avec Fana ■

Pendant ses vacances, Quentin rencontre Fana, une jeune Érythréenne. Il va s'interroger et vivre avec elle son exil.

Roman - Collection *élan J*

EAN : 9782911137617 – 238 pages – 25 €

Juin 2018



Au-dessus de la bande claire qui souligne l'horizon, des étoiles brillent encore quand le lieutenant Justin Dalband ouvre la portière. Il est quatre heures du matin, quelques fenêtres de l'immeuble en face, déjà éclairées, se reflètent sur le pare-brise malgré la fine pellicule où se mêlent rosée et poussière.

Il y a un quart d'heure à peine, il dormait d'un sommeil profond. Le collègue de permanence vient de l'appeler, l'équipe d'entretien de l'autoroute a signalé un cadavre à proximité de la bretelle d'accès à Puy-Sainte-Victoire.

Sur l'avenue déserte, la lumière blanche des réverbères agresse ses yeux engourdis. Il n'aurait pas dû quitter Hélène si tard, surtout un soir d'astreinte. Mais c'est elle qui avait insisté. Encore un peu. Tu as ton téléphone de service. Le commissariat peut te joindre ici. Au repas, ils ont bu du vin et, ensuite, du whisky. Trop sans doute. Mais comment s'en aller alors que la main d'Hélène caressait son torse et que son souffle se mêlait au sien ?

Un embouteillage bloque la bretelle. Les collègues ont dû interdire l'accès à la zone, pense Justin. Gyrophare sur le toit, deux-tons criard, Justin déboîte sur la voie de sécurité et gare son véhicule derrière la camionnette de police.

Les pompiers sont déjà arrivés, ainsi que l'équipe de l'adjutant Paolozzi, un type de forte carrure aux joues striées de veinules rouges. Il est accompagné d'un petit homme revêtu d'un gilet jaune fluo et d'une jeune stagiaire qui a rejoint le commissariat un mois plus tôt.

« C'est là, lieutenant. »

Le talus, éclairé par les phares d'un véhicule d'entretien de la voirie, est jonché de canettes vides, de vieux cartons et de sacs en plastique. À une vingtaine de mètres de la rambarde métallique, sous une bâche, est allongé un corps dont on devine la tête et les épaules.

« À quelle heure vous l'avez repéré ? »

Avec un fort accent, l'homme au gilet jaune répond que c'était vers la fin de la ronde, entre trois et quatre heures du matin.

Deux véhicules de pompiers et une ambulance du SAMU se garent sur la voie d'arrêt d'urgence de l'autoroute, sirènes hurlantes.

Justin demande de faire dégager l'embouteillage. Pendant que l'adjutant s'éloigne pour donner des consignes, il se tourne vers la stagiaire, Fleur Li.

« On descend voir ? »

Un secouriste est penché au-dessus du corps d'un Noir de grande taille et deux bouteilles à oxygène reposent sur le sol au pied de son collègue. Justin les interroge du regard. Celui qui examine le cadavre lui répond qu'il n'y a plus rien à faire. La stagiaire feuillette le carnet sur lequel elle a pris des notes.

« Rien n'a été touché. L'adjutant a dit d'attendre votre arrivée. »

Elle ajoute qu'il y a du sang partout et qu'on ne voit pas grand-chose, mais manifestement, l'homme a été jeté depuis l'autoroute et la bâche s'est déchirée dans la chute. Justin s'approche du cadavre, écarte le plastique qui cache la tête. Le visage est salement amoché. L'œil droit est fermé par caillot ; une profonde coupure balafre la face de la tempe au menton ; un morceau de chair pend, découvrant les os de la pommette. Il a vraiment été massacré, pense Justin. Il dicte quelques notes à Fleur Li tout en tenant la bâche ouverte. Le tee-shirt de la victime est imbibé de sang et déchiré à plusieurs endroits. Il tâte les poches du pantalon et constate qu'elles sont vides.

« On laisse le reste pour le médecin légiste.

— J'ai du café dans la voiture de patrouille », propose la jeune femme.

Il fait quelques pas sur le talus puis se retourne. Fleur Li se tient debout près du corps, immobile, les mains jointes comme pour une prière, la tête penchée en avant.

L'embouteillage terminé, le bruit des véhicules est devenu infernal. L'éclairage s'éteint tout

d'un coup au-dessus de la voie d'arrêt d'urgence qui grouille d'uniformes. Que peut-on dire devant le cadavre de quelqu'un massacré de la sorte ?, s'interroge Justin, avant de faire, sans trop savoir pourquoi, un rapide signe de croix. Il avale le café tiède qui reste au fond du thermos et demande à l'adjudant de passer au peigne fin le talus, en attendant le légiste.

Un dernier coup d'œil sur le terrain jonché de débris persuade Justin que l'adjudant aura du mal à trouver quoi que ce soit dans ce foutoir. La jeune stagiaire a sans doute raison : l'homme a dû être tué ailleurs et le cadavre balancé par-dessus la rambarde.

En voyant le tapotis des doigts sur le dessus du bureau, Justin comprend que la commissaire Florence Brunet est de mauvaise humeur. Derrière son dos, le personnel l'appelle la Brunette, en rapport avec son caractère de « peau de vache ». Au bout de quatre années passées à Puy-Sainte-Victoire, Justin a appris qu'il est préférable de ne pas la contrarier.

« Vas-y, raconte ! », grogne-t-elle.

Pendant que Justin parle, elle prend une cigarette dans la poche de sa veste, la tapote contre la paume de sa main, et, finalement, résume à sa manière :

« En somme, pas grand-chose. Un cadavre de Black trouvé sur le bord de l'autoroute. Attendons le rapport de la morgue, on a souvent des surprises. Pas la moindre idée sur son identité ? »

Justin précise que la victime n'avait rien sur elle, même pas un trousseau de clés. Il a chargé sa collègue Élodie d'éplucher le fichier des disparitions déclarées.

« Comment a-t-il atterri là ? demande Brunet. Ce n'est pas évident de balancer un cadavre par-dessus une rambarde d'autoroute !

— À cet endroit, elle n'est pas très haute. Il suffit de garer la voiture sur la bande d'arrêt d'urgence. À quatre heures du matin, il ne passe pas grand monde. »

Manifestement, elle n'attache pas beaucoup d'importance à cette histoire. « Sans doute un règlement de comptes entre gangs rivaux », déclare-t-elle, avant de conseiller à Justin de ne pas y consacrer trop de temps.

« J'informe l'échelon départemental ?

— Non, je le ferai moi-même quand on en saura un peu plus. »

Dans l'après-midi, Justin consulte le fichier des disparitions signalées et passe quelques coups de téléphone à des commissariats voisins, sans aucun succès.

Il rentre tard chez lui, mange un morceau et se laisse tomber tout habillé sur le lit. Avant de s'endormir comme une masse, il se dit qu'il devrait appeler Hélène.

Le lendemain matin, au moment où Justin s'assied à son bureau pour classer ses messages, l'adjudant Paolozzi pose sur la table un sachet transparent. Un sourire de contentement flotte sur son visage d'habitude plutôt grognon. La pochette contient un petit étui en plastique auquel est rattachée une pince métallique.

À l'intérieur, sali par des traces de terre, un badge porte la photo d'un Noir, un nom – Ali N'Gueye – et, en haut du rectangle le logo du musée provençal d'Art contemporain (à Puy-Sainte-Victoire, tout le monde l'appelle au mieux le Mupac, au pire le Machin).

Il raconte que la veille son équipe a cherché sur le talus, mais sans succès. Justin sent l'impatience le gagner.

« Abrège, tu veux. Tu l'as trouvé où ?

— Sous la rambarde de sécurité. On avait quadrillé la zone, mais pas de ce côté-là. En venant ce matin, je me suis arrêté en voiture et, cette fois-ci, bingo... »

Justin regarde à nouveau le cliché du badge et s'efforce de raccorder les deux images, la bache tachée de sang et le visage éclairé par un sourire confiant, celui d'un Black sans importance, lardé de coups de couteau et balancé sur l'autoroute. Mais qu'il va peut-être pouvoir identifier quand même, grâce à un morceau de plastique qui a échappé à la vigilance de son assassin.

La voix de la DRH du musée, à l'autre bout du fil, est distante. Elle explique à Justin qu'elle ne répond jamais à ce genre de questions sans un minimum de précautions. N'importe qui peut se faire passer pour un agent et essayer de lui soutirer des renseignements confidentiels. Après vérification du numéro du commissariat et consultation de la base de données du personnel, elle rappelle Justin et lui confirme qu'en effet il y a bien un Ali N'Gueye au service de sécurité, qu'il a été recruté huit ans plus tôt et qu'il est plutôt bien noté par son chef. Puis elle lui demande ce qu'il veut à monsieur N'Gueye.

Racler de gorge.

« On a retrouvé son cadavre sur une bretelle d'accès à l'autoroute.

—... Mon Dieu !

— Dans son dossier, y a-t-il le nom de quelqu'un à contacter en cas de décès ?

— Sa femme, madame Aminata N'Gueye. »

La voix de la DRH marque un temps d'hésitation avant de préciser que, sur la fiche, il y a deux adresses différentes ce qui signifie qu'ils sont probablement séparés.

2

Dès qu'elle a raccroché le téléphone, Aminata traverse la cour pour aller voir Si Ahmed, assis sur un tabouret à profiter du soleil de fin de matinée. Elle est convoquée par la police. Un nommé Dalband vient de l'appeler, du commissariat. Il veut l'interroger au sujet d'Ali.

« Tu ne dois pas y aller seule. Je t'accompagne. »

Après avoir confié les enfants à la voisine, Aminata s'enroule dans une longue robe blanc et bleu qui lui couvre entièrement le corps et dont un pan, replié sur sa tête, forme un voile, ne laissant voir que ses yeux et son nez. Puis elle rejoint Si Ahmed qui l'attend dans son break 406. Il a lissé sa barbe, revêtu sa gandoura et posé une calotte sur son crâne chauve